

## À BORD

C'était à l'heure du déjeuner. Je ne sais comment les passagers furent avertis. Quelques-uns se levèrent de table et regardèrent par les hublots. On ne voyait au loin qu'une ligne noire et des points, quelques traits d'encre au ras de l'eau. C'était une barque presque immergée, des pêcheurs annamites naufragés. Je n'avais jamais vu de naufrage. Et j'avoue que la seule idée, sans image réelle, d'un homme perdu en mer suffit à occuper fortement mon imagination. Il y eut dans la salle à manger un léger mouvement, mais peu d'émotion, une curiosité moins apparente que celle des badauds attirés par un accident de taxi. Le paquebot est solide. Le paquebot va droit son chemin, sans roulis, sans tangage. Le paquebot va de Marseille à Shangai. Les passagers aussi. Et c'est l'heure du déjeuner. Les naufragés auraient pu choisir une autre heure. Cependant le commandant et les officiers du bord ont interrompu leur repas, se sont levés de table. Ils disparaissent. Les passagers maintenant sont plus émus. L'événement devient intérieur au navire.

Le paquebot semble avancer de flanc, très lentement. Du pont, je distingue maintenant dans la barque un enfant et deux hommes. L'un d'eux grelotte. Un troisième est à l'eau. Il nage en s'appuyant à un tronçon de mât brisé. L'homme et le mât font à la barque une sorte de queue sombre.

La barque n'est plus très loin. Mais sans voiles ni rames et pleine d'eau, les pêcheurs ne peuvent la diriger. Le nageur abandonne son mât et s'approche du paquebot. On lui jette une corde. Il la saisit et en tient l'extrémité dans sa bouche. On pensait qu'il allait immédiatement se faire hisser à bord. Mais il s'éloigne, retourne à la barque et l'amarre à la corde. Il veut aussi sauver la barque.

Un canot à la mer, comme dans les récits de voyage. À la rame, les matelots du bord le dirigent vers la barque naufragée. Le canot saute les vagues. Il en fait l'ascension et redescend. En vérité il enjambe, il se hisse, se cramponne à la vague. D'un mouvement lent. On a le sentiment qu'une dernière vague se formera qu'il ne pourra franchir.

Enfin le canot de sauvetage touche la barque de pêche. Les deux hommes et l'enfant, aidés par les marins, passent dans le canot.

Je ne décrirai pas les mouvements qui s'accomplirent pendant ces quelques minutes : l'approche du canot, les hommes des deux embarcations se joignant, se penchant, s'accrochant, ces bras tendus comme pour une étreinte, le marin saisissant l'enfant. Et la mer ballottant tout cela. Et l'émotion d'angoisse et puis l'apaisement.

Les pêcheurs grimpent à bord. Ils sont ruisselants, à peine grelottants.

Ils étaient ainsi depuis cinq heures du matin, le corps dans l'eau.

— Fais-les vite sécher, dit le second.

On leur donna des bleus. Ils se réchauffèrent sur le pont des troisième.

Longtemps fixée sur l'espace de mer où les deux barques se joignirent, mon attention se détendit. Je fus de nouveau un passager parmi les passagers. J'attendais une parole, je cherchais un regard, moins peut-être ou davantage. Ce qui s'était passé imposait je ne sais quel besoin d'accord humain, d'échange, de contact.

— On a perdu une heure... dit quelqu'un, tout près de moi.

Je me retournai. Je ne sus point qui avait dit cela.

J'errai sur le pont. Et cette phrase, je l'entendis deux fois... trois fois... quatre fois. Elle n'étonnait personne. Elle circulait sur le paquebot comme la seule vérité de cette heure.

Avant d'entrer au fumoir, un passager dit sur un ton plaisant :

— On a sauvé quatre tiers de vies humaines.

Ce n'était qu'une plaisanterie et sans doute traditionnelle. Un missionnaire, l'entendit comme moi. J'ignore si elle l'étonna autant.

L'intendant, le juge, le capitaine d'Infanterie coloniale et l'avocat général s'installèrent à la table de bridge. Je devais faire le point... Si au lieu de battre atout, je battais simplement mes piques d'entrée?

— En quoi voulez-vous que ça me gêne, roi sur valet?

— Bien joué, dit-il en portugais.

— Je n'ai pas un poil de sec...

Dans quelques heures nous serons à Saïgon. C'est le vingt-cinquième jour de traversée. Je ne suis plus étonné de la qualité des conversations et des plaisanteries. On parle de bridge, de soldes et d'abonnements. Les femmes comme les hommes. Les plaisanteries sont celles que l'on attribue aux commis-voyageurs, tant qu'on n'a pas voyagé sur un paquebot des Messageries Maritimes, en compagnie de fonctionnaires coloniaux.

Ils constituent un type : le passager. Ils font penser surtout à ces touristes boutiquiers qu'on rencontrait avant la guerre dans les hôtels modestes des petits trous pas chers. Ils étaient pris de l'ivresse de la villégiature. Ils n'avaient point l'habitude d'être servis. On les servait. Ils se plaignaient. Ils étaient exigeants. On aurait cru des princes, des princes mal élevés.

Ils n'avaient manifesté aucun instinct de férocité. Un peu comiques simplement. D'un monde périmé. Cette sorte de bourgeois que présentait la comédie du Théâtre-Libre.

— De Saïgon à Shangai, dit Mme F., je n'aurai plus de bridge. Il faudra bien que je lise.

Celui-ci raconte son ennui des voyages, la monotonie de la mer. Mais il lutte :

— Aux escales, pour m'intéresser à quelque chose, je fais l'effort de faire un peu de photographie. —

— Le tout, c'est d'avoir une femme bien élevée, dit Mme L, en se tapant sur la cuisse.

Et, malgré la mer et malgré les machines, j'entends le bruit de la main sur la cuisse.

Soudain, sans précaution, elle me demande si j'aime la mer. Elle m'oblige à lui répondre :

— Je ne regarde jamais la mer, madame, c'est du temps perdu.

Comme le paquebot était mouillé en rade de Singapour, le juge contemplait, par-dessus la rambarde, les Malais qui, d'une barque à l'autre, se lançaient à la rame une balle de tennis et plongeaient pour chercher les *cents* qu'on leur jetait des ponts. Il leva l'avant-bras et, de la main tapant sur son biceps, il fit aux Malais un geste qui ne se peut comparer qu'à celui que font aux belles passagères les coolies arabes qui travaillent sur les rives du canal de Suez. Et il le répéta jusqu'au départ du paquebot. Si bien que je me demandai si ce geste était professionnel ou s'il symbolisait en quelque façon la justice coloniale.

Mais l'avocat général est d'une gravité terrible et puéride.

Sans doute je préfère le vieux Chinois qui fait métier de bonne d'enfant et qui le soir joue tout seul avec le jeu d'architecture ou bien regarde la mer. Mais c'est affaire de goût.

Deux heures avant Saïgon je rencontrai sur le pont un fonctionnaire métis, qui aussitôt me parla des naufragés :

— Il n'y a pas beaucoup de commandants qui auraient fait ça... Ça m'a beaucoup étonné...

Déjà je n'osais plus lui dire : « Si un commandant était assez stupidement cruel, assez esclave de son horaire pour ne point tenter de sauver des hommes perdus en mer, tous ses passagers l'y contraindraient. » Je ne voulus pas le croire. Je protestai.

Le fonctionnaire métis me répondit :

Pour des Européens peut-être... pas pour des Annamites.

Quelques jours plus tard j'interrogeai un notable commerçant qui, depuis vingt ans, vivait à Saïgon. Il me répondit :

— Cinquante pour cent des commandants n'auraient pas stoppé. Ce chiffre, si l'on veut être très favorable à l'Européen. Pour moi, soixante-dix pour cent.

Je ne veux point attribuer trop de rigueur à ce langage emprunté à la statistique. Et j'entends à l'avance les protestations indignées des grandes compagnies de navigation, les protestations de quelques coloniaux plus sensibles ou plus hypocrites que les autres. Et le fait que j'ai rapporté serait en faveur de leur protestation. Peut-être ce fonctionnaire et ce négociant se trompaient-ils. Mais l'accord du métis et de l'Européen, fût-il un accord dans l'erreur, cet accord est un signe colonial.

\*.\*.\*

Le Donaï est en courbes. Le bateau tourne. On ne croit pas qu'on suit une rive. Il semble qu'on contourne des îles. De longues îles, couvertes de feuillages serrés à ras de l'eau. Palétuviers et palmiers... mais je n'en distingue pas les formes. Ce n'est qu'un enchevêtrement de frondaisons en boules proches, que parfois domine un étoilement de palmes. Monotone et mélancolique paysage, paysage d'inondation, sous un ciel qui, en Europe, annoncerait l'orage.

On me montre, à la jumelle, un hameau : des huttes, des personnages d'estampe, des buffles, une barque sous un découpage de hautes palmes. L'image s'isole dans l'étendue des verdure presque aussi nue qu'une étendue de sable.

On m'avait dit : « Vous serez peut-être déçu. Après l'éblouissement tropical de Colombo, la monotonie des choses et le poids du ciel...

Et le passager type s'est approché de moi. Il me montre, avec un geste de rage, la ligne des palétuviers et il me dit :

— C'est joli, hein?

Comme il s'ennuierait en Bretagne.

Mais quel faible crédit on m'accorda!

Déçu? Pourquoi? Parce que ça ne ressemble pas aux pays charmants des livres? Parce que ça n'a ni commencement ni fin et que le passager type n'y trouve pas son motif.

Cependant, il faut que je m'accoutume à cette absence de la mer. Si pénétrée qu'elle soit de l'humidité atmosphérique, si mêlée qu'elle soit aux courbes du fleuve, c'est la terre formant ses innombrables objets. C'est le déterminé et le fini de la terre. Quelques maisons, des arbres lointains sur un sol plat.

Cela pourrait être un paysage des environs de Bourg- en-Bresse, s'il n'y avait point les palmes et l'eau. Mais ce n'est qu'un instant. Le fleuve-lac pénètre en labyrinthe dans les terres posées en radeau. Le paysage plat, qui déjà m'envahit de langueur et de mollesse, ne semble point consistant. Il me semble qu'on Pourrait le plier.

La chaleur ne procède point par attaques brusques. En France, au mois de juillet, on étend la main, comme pour évaluer la température d'un brasier. Ici, on touche la chaleur comme on touche l'eau d'un bain. Elle ne brûle pas. Elle joue presque en sourdine. On ne voit pas sa source. Elle ne coule pas net d'un soleil limité. Elle est partout.

Sur la rivière, le glissement des sampans, bateaux- roulottes. Sur la rive, un mur blanc, un mur éblouissant. Ce sont les Européens, coude à coude, qui sont venus pour l'arrivée du paquebot. L'Angkor approche. Je distingue maintenant les races en groupes photographiques : Européens, Hindous, Annamites.